

Jacques G. Ruelland, *De l'épistémologie à la politique. La philosophie de l'histoire de K. R. Popper*, Paris, P.U.F. (Coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 1991, 248 pages.

François Tournier

Volume 21, Number 2, Fall 1994

Les femmes et la société nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027303ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027303ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tournier, F. (1994). Review of [Jacques G. Ruelland, *De l'épistémologie à la politique. La philosophie de l'histoire de K. R. Popper*, Paris, P.U.F. (Coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 1991, 248 pages.] *Philosophiques*, 21(2), 636–640.  
<https://doi.org/10.7202/027303ar>

**Jacques G. Ruelland**, *De l'épistémologie à la politique. La philosophie de l'histoire de K. R. Popper*, Paris, P.U.F. (Coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), 1991, 248 pages.

**par François Tournier**

La recherche poussée que Jacques Ruelland mène dans ce livre est clairement structurée, bien documentée et concerne un aspect longtemps ignoré de la pensée de K. R. Popper, à savoir, sa philosophie des sciences sociales. L'analyse le plus souvent rivée aux textes du célèbre épistémologue, s'en détache quelques fois pour introduire des réflexions plus personnelles sous la forme de courts commentaires ou pour relater quelques-unes des controverses que les thèses poppériennes ont soulevées. L'ouvrage vient combler un certain vide dans la littérature d'expression française et, à ce titre, sa publication dans cette collection prestigieuse doit être saluée.

En ajoutant en fin de volume (p. 207-228) une section complète intitulée « Remarques explicatives » et visant essentiellement à apporter des précisions

terminologiques minutieuses, l'A. fait montre d'un souci qui n'est pas sans détonner avec le choix de son sous-titre : « la Philosophie de l'histoire de K. R. Popper ». L'expression « philosophie de l'histoire » est maintenant couramment utilisée pour désigner les spéculations philosophiques sur le cours des événements historiques, alors qu'on appelle plutôt « philosophie critique de l'histoire » ou mieux « épistémologie de l'histoire », le genre de recherche sur le statut de scientificité de l'histoire auquel se rattache la réflexion poppérienne et dont traite le présent livre. De même, il y a un étrange contraste entre le soin apporté par l'A. à la traduction de l'expression anglaise « *to falsify* » par « réfuter » plutôt que « falsifier » (remarque 5, p. 212) et la confusion terminologique qu'il introduit dans le passage où cette remarque prend place : « lill [Popper] tente d'abord de réfuter (remarque 5) l'idée selon laquelle l'histoire a un sens » (p. 34). Pour « réfuter » cette idée, il faudrait la contredire (elle ou ses conséquences) à l'aide d'énoncés de base et la thèse défendue par l'A. dans ce livre suppose au contraire que les hypothèses sur le sens de l'histoire sont métaphysiques et ne peuvent donc être contredites par de tels énoncés. Enfin, l'opposition farouche de Popper à toute forme de confirmationnisme étant bien connue, il est étonnant de ne retrouver aucune remarque justificative sur l'usage que fait l'A. du terme « confirmation » plutôt que « corroboration » pour référer au fait qu'une hypothèse a subi avec succès un test de réfutation.

Sa stratégie de recherche, qui consiste à demeurer littéralement collé aux textes, place l'A. dans une situation délicate car Popper reconnaît lui-même maintenant que *Misère de l'historicisme* (désormais *MH*) a été mal conçu et peut facilement porter à confusion. À suivre le texte de trop près, on risque fort de simplement reproduire sans discernement les mêmes confusions. Il y a d'abord l'imprécision sémantique du terme « historicisme » que plusieurs ont associé à tort aux grandes philosophies de l'histoire faisant ainsi du livre de Popper un traité d'épistémologie de l'histoire et une critique radicale de la possibilité même d'une « science historique ». C'est malheureusement vers cette interprétation que penche l'A. comme le montre sa remarque explicative 2 (p. 208-9) sur les grandes philosophies de l'histoire, la structure argumentative de son ouvrage qui fait de *la Société ouverte et ses ennemis* (désormais *SOE*) une illustration des thèses développées dans *MH* et enfin, sa troisième partie au complet imprécisément intitulée (selon ce que nous disions) : « la Philosophie poppérienne de l'histoire » (p. 183-206). Popper s'est inspiré de l'expression « *dialectical historicism* » forgée pour le matérialisme historique par J. F. Hecker et bien que le marxisme soit également une « philosophie de l'histoire », ce qui le caractérise en propre est d'être une *Science sociale* globalisante fondée sur l'histoire. C'est cet aspect du marxisme bien plus que le genre historique qu'on peut retrouver à l'œuvre dans *la Cité de Dieu* de Saint-Augustin et dans la théorie providentialiste de l'histoire, que Popper entend appeler « historicisme ». Dans cette perspective, *MH* apparaît plutôt comme un traité d'épistémologie des sciences sociales où le seul intérêt de Popper pour l'histoire est de montrer qu'elle ne peut leur servir de fondement. En insistant ainsi exclusivement sur les aspects épistémologiquement négatifs de l'histoire dans ses rapports aux sciences sociales (théoriques), on comprendra aisément que plusieurs y ont vu une condamnation pure et simple de toute forme de « science historique ».

Malgré cette confusion importante (sur laquelle nous reviendrons), l'A. réussit (et c'est tout à son honneur) à extraire avec exactitude l'essentiel du message poppérien qui concerne le rapport des normes et des faits dans les sciences sociales. La Science sociale globalisante fondée sur l'histoire est incapable de distinguer l'économie de la politique ou de la sociologie et celles-ci de l'éthique ou de la justice sociale. Les normes et les faits s'y trouvent donc entremêlés de telle façon que la méthodologie scientifique y est rendue inapplicable. La technologie sociale opportuniste de Popper n'est rien d'autre qu'une science sociale « positive » distincte de toute considération « normative » – selon la distinction célèbre chez les économistes entre les économies « positive » et « normative ». Le scientifique est, à ses yeux, un chercheur et non un décideur ou un moraliste. Confondre les deux ordres de question éloignerait automatiquement la science de la recherche pure de la « vérité ».

L'argument principal de l'A. suppose que les critiques poppériennes du darwinisme, du marxisme et du platonisme sont des exemples particuliers de sa critique de l'historicisme et que, de ce fait, *SOE* doit être considéré comme une illustration des thèses développées dans *MH*. Cette interprétation douteuse doit conséquemment mettre sur un pied d'égalité les critiques poppériennes du freudisme, du marxisme et du platonisme avec celles concernant la théorie de l'évolution, la géologie (selon l'A., pour Popper, « llla géologie est historiciste [...] »; p. 200), la théorie de la dérive des continents, la paléontologie (selon l'A., pour Popper, « llla paléontologie est historiciste [...] »; p. 200), l'archéologie, l'anthropologie historique, la volcanologie, et j'en passe. Toutes ces théories seraient des exemples de l'historicisme dénoncé par Popper dans *MH*. Réalisant l'ampleur de cette bévue épistémologique condamnant sans appel de multiples théories scientifiques reconnues (et qu'il impute à tort à Popper), l'A. veut sauver le grand maître du ridicule. C'est pourquoi, il propose en conclusion de considérer l'histoire comme un « hyperprogramme de recherche métaphysique », un « cadre de recherche possible pour des théories scientifiques » et une « source documentaire pour de possibles théories en sciences sociales et humaines » (p. 205) plutôt que comme des exemples de l'historicisme et d'une forme de pensée pré-scientifique.

A première vue, c'est une condamnation bien radicale (non pas d'une théorie mais) d'une discipline au complet pour un homme qui était prêt à défendre la cosmologie philosophique contre un Wittgenstein en colère et armé d'un tisonnier! Cette interprétation cadre mal non seulement avec l'homme mais également avec le texte. A maintes reprises dans *MH*, Popper fait usage de l'expression « sciences historiques » alors que selon l'interprétation suggérée, il devrait la bannir complètement de son vocabulaire. L'A. a très bien vu la difficulté mais tente de la contourner en prétendant qu'il ne faut pas prendre Popper au pied de la lettre : celui-ci « [...] emploie l'expression "sciences historiques" dans des contextes qui mettent en relief la non-scientificité de celles-ci. » (p. 201). En effet, « au-delà de l'usage de cette expression par l'auteur, il y a toute sa conception de la science [...] » (p. 200) – ou, peut-être vaudrait-il mieux dire, de ce que Ruelland *croit* être sa conception de la science.

[...] certaines personnes pensent [écrit Popper!] que j'ai nié tout caractère scientifique aux *sciences historiques* [nous soulignons] telles la paléontologie

ou l'histoire de l'évolution de la vie sur terre et d'avoir dit la même chose de l'histoire de la littérature, de la technologie ou de la science. C'est une erreur et je voudrais affirmer ici que celles-ci ainsi que d'autres *sciences historiques* (nous soulignons) ont, à mon avis, un caractère scientifique; leurs hypothèses peuvent dans bien des cas être testées. Il semble que certaines personnes pourraient penser que les *sciences historiques* (nous soulignons) ne sont pas testables car elles décrivent des événements uniques<sup>2</sup>. Toutefois, la description d'événements uniques peut très souvent être testée en en déduisant des prédictions ou des rétrodictions testables.

Sur cette base, nous pouvons affirmer au moins trois choses : 1. contrairement à ce que soutient l'A., Popper n'emploie *pas* uniquement l'expression « sciences historiques » dans « [...] des contextes qui mettent en relief la non-scientificité de celles-ci. »; 2. l'A. *ne* peut *pas* mettre sur un même pied les critiques poppériennes de la théorie de l'évolution, de la paléontologie ou de la géologie avec celles du freudisme, du marxisme et du platonisme; 3. toute la structure argumentative de son livre, de même que sa division en parties, chapitres et sections, devront être repensées dans une éventuelle seconde édition.

En ce qui concerne la théorie de l'évolution, c'est M. Ruse qui est venu bien près de résoudre l'énigme de l'antidarwinisme poppérien, inintentionnellement créée par la facture confuse de *MH*. Celui-ci reconnaît en effet qu'on peut parler de l'évolution des vertébrés terrestres de deux façons fort différentes et que l'une d'entre elles, qui (comme il le démontre d'ailleurs très bien) n'est pas celle des biologistes, donne entièrement raison aux critiques de Popper. *MH* n'est pas non plus un traité d'épistémologie de la biologie et c'est pourquoi, le seul intérêt de Popper pour le darwinisme dans ce livre, est l'usage malencontreux qu'en font certains historicistes (comme Marx et Engels) pour justifier les prétentions à la scientificité de la Science sociale globalisante fondée sur l'histoire – comme si la biologie scientifique était fondée sur la théorie de l'évolution ou la physique, sur la théorie du « Big Bang ». Il ne fait aucun doute pour Popper que le darwinisme, interprété différemment, est à l'origine d'une entreprise de recherche « scientifique » et très fructueuse<sup>3</sup> – ce qui n'est évidemment pas le cas du freudisme, du marxisme ou du platonisme. Même dans l'interprétation défendue par l'A., cela n'a aucun sens de considérer la théorie de l'évolution, la paléontologie ou la géologie comme des formes de l'historicisme car on y chercherait en vain la confusion entre les normes et les faits qu'il disait pourtant être au cœur du message poppérien dans *MH* et au fondement de cette forme de pensée pré-scientifique en sciences sociales.

De même, on peut parler du marxisme de deux façons très différentes. Bien que Marx et Engels ne l'aient pas fait eux-mêmes, il est possible, aux yeux

- 
1. K. R. Popper, « Evolution », *New Scientist*, 1980 (21 août), p. 611 – la traduction est de nous. C'est une référence qu'on ne retrouve évidemment pas dans la Bibliographie de l'A. (p. 229-238).
  2. C'est là l'argument principal développé par l'A. à travers son livre pour montrer que toute « science historique », quelle qu'elle soit, ne peut être « scientifique » au sens de Popper !
  3. K. R. Popper, « Natural Selection and the Emergence of Mind », *Dialectica*, vol.32, N<sup>os</sup> : 3-4, 1978, p. 339-55. Un autre titre qu'on cherchera en vain dans la Bibliographie de l'A.

de Popper, de reconstruire rationnellement la théorie marxiste de façon à la rendre testable et scientifique – ce qui n'est pas le cas du freudisme ou du platonisme. C'est précisément à cette tâche ingrate que se consacre Popper dans *SOE* contrairement à *MH* où il considère l'interprétation non-scientifique et historiciste du marxisme. En voulant à tout prix faire de *SOE* une illustration des thèses développées dans *MH*, l'A. passe complètement à côté de cette reconstruction poppérienne d'où découlent logiquement au moins deux conséquences réfutables et réfutées. La théorie marxiste ainsi scientifiquement réorganisée possède donc bien des « réfuteurs potentiels » comme le suppose le critère de démarcation poppérien. Pour Popper, la théorie marxiste est soit une science sociale globalisante fondée sur l'histoire (comme dans *MH*), soit une théorie scientifique réfutée (comme dans *SOE*). En faisant ainsi abstraction de cette reconstruction logique, l'A. s'enlève tout moyen de répondre adéquatement à la contre-critique marxiste de M. Cornforth voulant que ces réfutations soient la preuve de la scientificité du marxisme et de la nécessité de procéder à des réajustements comme pour toute autre théorie scientifique. Selon l'A., (et contrairement à ce qu'affirme Popper), ces réfutations ne seraient pas la preuve du caractère scientifique du marxisme car, à son avis, *certaines théories métaphysiques peuvent être démenties par les faits tout en étant irréfutables* (p. 172) ! Clairement, l'A. s'embourbe ici car que peut bien signifier « réfutable » sinon la possibilité d'être démenti par les faits ? La reconstruction poppérienne permet de répondre simplement à Cornforth. Les réajustements suggérés ne pourraient être *logiquement* que des hypothèses *ad hoc* rendant la théorie irréfutable (donc métaphysique) ou une refonte si fondamentale qu'elle n'aurait plus grand-chose en commun avec la théorie initiale de Marx et Engels.

On concèdera ce point à Popper uniquement si on accepte sa réorganisation scientifique de la théorie marxiste qui sépare les questions touchant les faits et les normes. Or, c'est précisément ce que n'acceptent pas les penseurs marxistes (ou à tendance marxisante) qui ne croient pas en la possibilité de sciences sociales séparées, objectives et politiquement neutres – en bref, « positives ». Contrairement à ce qu'affirme Ruelland (et Raulet dans sa *Préface*), ses opposants ont raison, dans la querelle allemande des sciences sociales, de considérer Popper comme un « positiviste » (au sens marxiste) parce qu'il croit en la possibilité de sciences sociales « positives » ou politiquement neutres. Malgré les nombreuses qualités du livre de Ruelland, il n'en demeure pas moins qu'il véhicule une interprétation fort discutable de la philosophie des sciences sociales de K. R. Popper.

*Faculté de philosophie  
Université Laval*

